

## suite PIERRE DUSSUD

Pour y aller, il faut longer la montagne le long de la mer. C'est très chic de faire cette petite promenade. La route fait beaucoup de contours et par endroits passe sous la montagne... Si vous aviez un joli voyage de plaisir à faire, ici ce ne serait pas le plus vilain. »

Pierre leur indique qu'il ne se déplaît pas trop ici. « Je ne me bile pas plus sinon moins qu'à St Symphorien. On devient tout à fait sans souci au régiment. Dans la piole, du matin au soir, ça chante, ça danse et les soirs, vous pourriez rire. Il y en a toujours quelques-uns en chemin de fer et du temps qu'il retourne arranger son lit, il reçoit une douche d'eau dans les jambes. » Ces amusements sont facilités par le fait que le cabot de 34 ans est d'ici et dort chez lui en ville.

Il rassure ses parents qui lui demandent si on lui a remboursé ses souliers et ses frais de voyage. Pas encore.

« De ce moment que je vous écris à 9h1/2, il me semble entendre le père tirer les cloches, car ici je les entends aussi. »

Pierre termine sa lettre par : « Donnez le bonjour aux voisins, à chez Badoil, chez Mauvernay, chez Rousset, chez Grataloup et embrassez la Marie Odin et le Pierre Rousset pour moi... »

En marge, il écrit : « Vous me direz si on est venu me demander pour des journées de machines. » Sans doute, Pierre, de par sa forte corpulence, était-il demandé pour aller « faire les batteuses ». Aucun des courriers ne permet de savoir quel métier il exerçait.

**Mardi 6 octobre** - Pierre écrit encore aujourd'hui car hier il a reçu une lettre où l'on se faisait du souci pour lui. « Vous me demandez si mon point me fait mal. Pour le moment, je n'en ressens pas de trop et n'ai pas besoin de me mettre rien dessus. Il faut vous dire que quand j'ai essayé de me mettre de la teinture, ma bouteille était complètement sèche, mais je me soigne, ne vous faites pas de bile. » S'agissait-il de points que l'on ressent lors d'une longue marche avec un sac trop lourd ? Par la suite, aucune lettre ne reparlera de « points ».

**Mercredi 7 octobre** - Pierre a encore reçu une lettre. Il répond donc, demandant à ses parents de ne pas se faire du mauvais sang « car je chante toute la journée. » Il en a aussi reçu une de Tony Goy qui lui raconte « comment il s'est battu et comment aussi il a été blessé. Il me dit qu'il va bientôt y retourner. »

« Comme vous m'écrivez, la demande

de soutien de famille a tout à fait été refusée. On nous avait demandé tous ceux qui étaient soutien de famille, j'avais donné mon nom au sergent-major. C'était pour nous faire des certificats de présence au régiment, mais si elle est refusée, ça n'a aucune importance, je vous l'enverrai quand on me la donnera, si le cœur m'en dit... »

Pierre demande à ses parents qu'il sent dans le besoin de ne pas lui envoyer de l'argent, « car sans travail on ne doit pas être beaucoup à la hauteur. »

**Lundi 12 octobre** - Pierre indique à ses parents qu'il a reçu aujourd'hui une lettre de « Jean Vernay qui est chez Lose et qui est trésorier de la caisse de dotation. Il me dit que Induni ( ? ), Crozet et le grand Fayolle ont été reconnus bons au conseil qu'ils ont passé à Lyon. Lui va le passer le vendredi 23 octobre. Il me dit aussi que l'usine va travailler 3 jours par semaine, mais pas tous et qu'elle tue encore 50 porcs par semaine. » Il écrit à Antoine Véricel.

À Philippeville, il part encore des réservistes du 3ème Zouaves pour la France. »

**Constantine, samedi 17 octobre,**

Pierre a reçu la lettre du jeudi 8 et une dépêche de Jean de Chazelles le vendredi. Il est toujours à Clermont, mais a pu venir en perm de 48 heures.

« Il pense partir bientôt ». Il me dit aussi qu'ils n'ont toujours pas de nouvelles de Vernay. Pierre a aussi reçu une lettre de l'abbé Imbert de Gérardmer où il est infirmier ambulancier. « Il me dit que les nouvelles de la guerre sont bonnes et me donne des petits conseils pratiques et me dit aussi de vous donner bien le bonjour à tous. »

Pierre va devoir retourner à Constantine à pied « pour nous équiper de neuf. Nous serions habillés comme les chasseurs alpins, comme Goy, mais kaki jaune, mais nous aurions toujours la chéchia. Alors vous nous voyez comme les anglais.

« Il ne faut pas vous figurer que je n'ai pas changé. Je ne le sais pas rien bien moi-même, mais quand je suis avec gros Pluvy, nous nous disons d'abord : **comme tu as jauni**, l'autre : **comme tu as noirci** et je crois que ce doit être véridique. Mais il ne faut tout de même pas vous figurer que je suis comme un citron ou comme du charbon. Ce n'est pas tout à fait cela, un peu mais pas trop. »

À ses sœurs qui lui demandent une photo, il répond qu'il n'a pas eu le temps de se faire photographier et que par ailleurs il n'y a pas de bons

photographes, mais peut-être que d'ici quelque temps peut-être recevrez-vous « ma binette. »

Pierre venait de cacheter cette lettre quand il a appris « la mauvaise nouvelle que **Vernay a été tué** ». « Ce doit être dur pour la tante et pour l'oncle (voir encadré page 2). C'était tout à fait un brave cousin. » Dans la famille, « il n'y a pas si longtemps que la Marie est morte. »

**MARTIN Jean-Marie VERNAY**

Il est mort sur le champ de bataille, suite de blessures à 5h du matin le 30 août 1914 à Gerbevillers (Meurthe et Moselle). Il appartenait comme 2ème classe au 222 RI. Né le 14 septembre 1885 à St Symphorien, c'était le fils de François Vernay et de Michelle Louise Marria.

Il figure bien sur les monuments aux morts de Chazelles et sa fiche est disponible sur

**Philippeville, 19 octobre 1914,**

Pierre évoque d'abord la mort de son cousin Vernay et prie sa sœur Madeleine qui est allée passer quelques jours chez ses parents « de leur dire comme tu leur dis dans ta lettre, car tu dois bien comprendre que je sais trop quoi mettre sur ma lettre. »

Pierre apprend que la famille a appris sa mort 40 jours après. « Dire qu'il était déjà tué quand je suis parti. » Il est donc décédé en août.

Pierre n'a toujours pas le cafard. « Il ne faut pas vous figurer aussi qu'ici je suis toujours en train de penser au pays, et bien, c'est tout le contraire. Je n'y songe pas comme j'y aurais cru avant de partir. Le matin, je pense tout de même qu'il fallait que la maman soit bonne pour m'appeler et souvent **m'apporter le café au lit**. Ici, on ne m'appelle pas deux fois et encore ils nous réveillent tous ensemble, c'est le clairon et debout tout le monde. Croyez bien que l'on s'y fait quand même mais les premiers jours c'est un peu dur... »

« Je vous avais parlé que nous irions d'abord en France, mais personne ne c'est quand. Ce sera peut-être dans un mois, dans un an ou à la Trinité, mais je vous le ferai toujours savoir. »

**Philippeville, samedi 24 octobre 1914,**

Pierre a bien reçu toutes les lettres de sa famille et notamment celle de Madeleine qui est allée passer une semaine chez sa tante à Chazelles.

Il reçoit beaucoup de lettres de d'Antoine Véricel, de Jean Vernay de chez Lose, de Lornage, de Jean Carteron le fleuriste.

suite dans de prochains numéros